

1^{er} Colloque
VINS & VENTES

4&5 mai 2018
Château Luchey Halde
Mérignac - Gironde



Stéphane Chaudier, *professeur Université de Lille*
Joël July, *maître de conférence Université d'Aix-Marseille*

« quel alcool pour quelle littérature ?
lire le vin des poètes »

« L'âme du vin » - Baudelaire, *Les Fleurs du Mal* 1857

Un soir, l'âme du vin chantait dans les bouteilles :
"Homme, vers toi je pousse, ô cher déshérité,
Sous ma prison de verre et mes cires vermeilles,
Un chant plein de lumière et de fraternité !

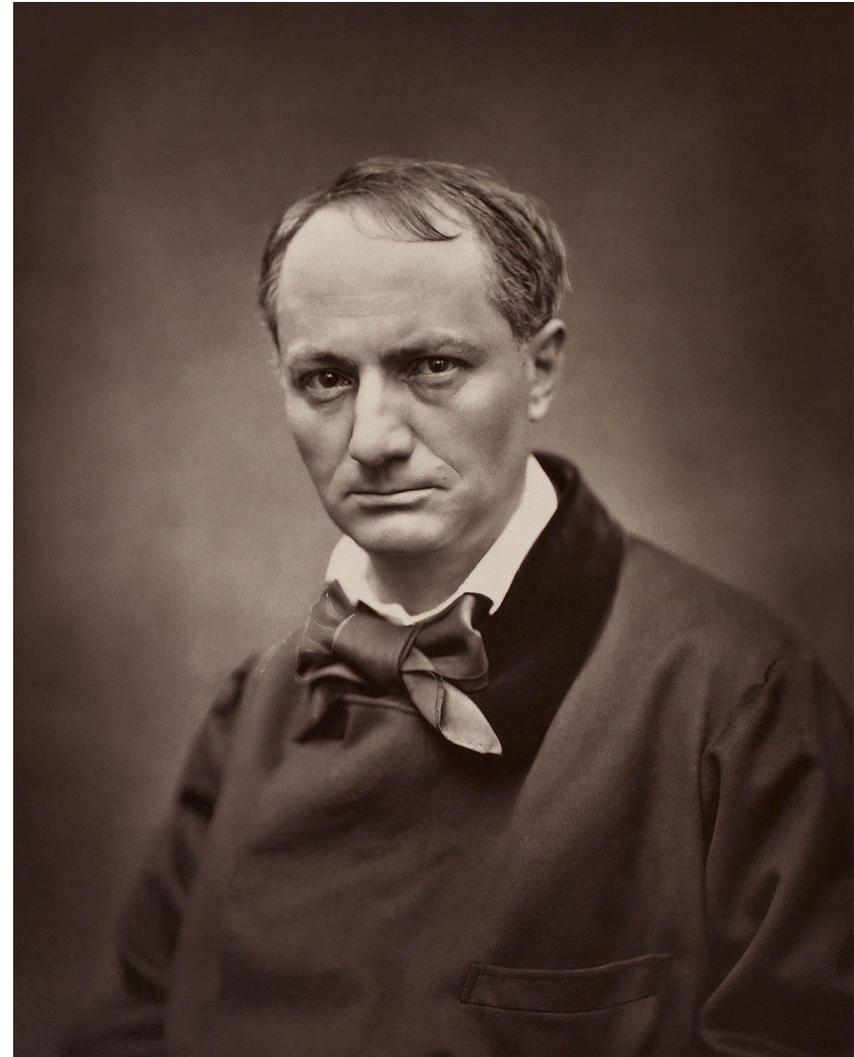
Je sais combien il faut, sur la colline en flamme,
De peine, de sueur et de soleil cuisant
Pour engendrer ma vie et pour me donner l'âme ;
Mais je ne serai point ingrat ni malfaisant,

Car j'éprouve une joie immense quand je tombe
Dans le gosier d'un homme usé par ses travaux,
Et sa chaude poitrine est une douce tombe
Où je me plais bien mieux que dans mes froids caveaux.

Entends-tu retentir les refrains des dimanches
Et l'espoir qui gazouille en mon sein palpitant ?
Les coudes sur la table et retroussant tes manches,
Tu me glorifieras et tu seras content ;

J'allumerai les yeux de ta femme ravie ;
A ton fils je rendrai sa force et ses couleurs
Et serai pour ce frêle athlète de la vie
L'huile qui raffermirait les muscles des lutteurs.

En toi je tomberai, végétale ambroisie,
Grain précieux jeté par l'éternel Semeur,
Pour que de notre amour naisse la poésie
Qui jaillira vers Dieu comme une rare fleur ! "



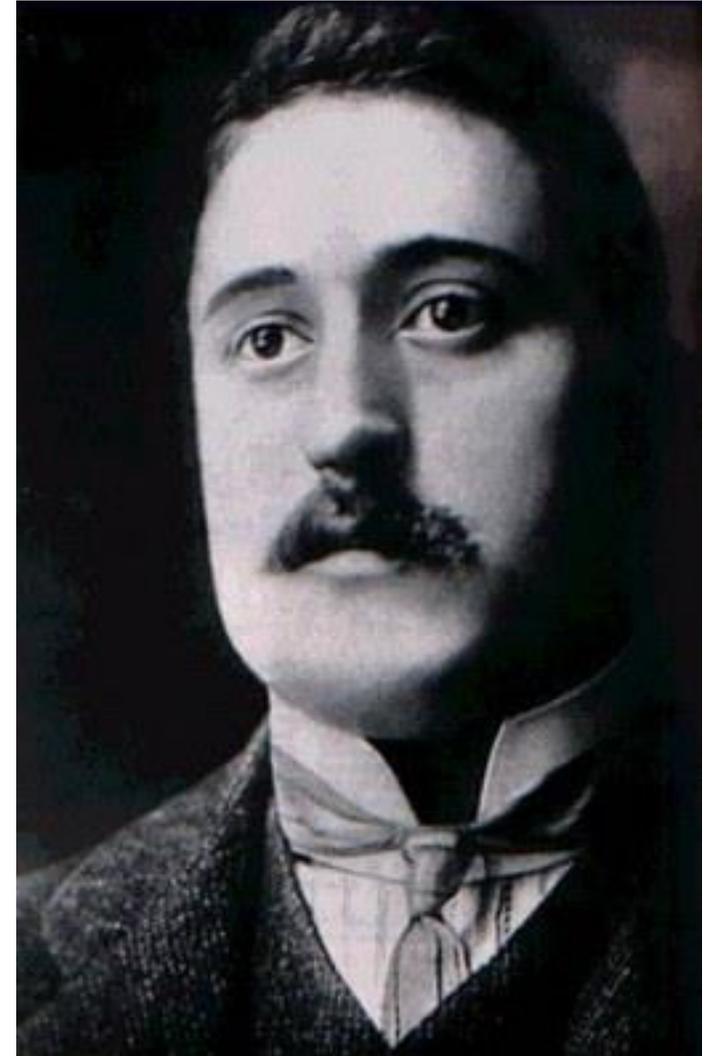
« Nuit rhénane » - Guillaume Apollinaire, *Alcools* 1913

Mon verre est plein d'un vin trembleur comme une flamme
Écoutez la chanson lente d'un batelier
Qui raconte avoir vu sous la lune sept femmes
Tordre leurs cheveux verts et longs jusqu'à leurs pieds

Debout chantez plus haut en dansant une ronde
Que je n'entende plus le chant du batelier
Et mettez près de moi toutes les filles blondes
Au regard immobile aux nattes repliées

Le Rhin le Rhin est ivre où les vignes se mirent
Tout l'or des nuits tombe en tremblant s'y refléter
La voix chante toujours à en râle-mourir
Ces fées aux cheveux verts qui incantent l'été

Mon verre s'est brisé comme un éclat de rire



Deux questions pour introduire la lecture

Il est une question facile : pourquoi les poètes, les écrivains, s'intéressent-ils au vin ?

Tout simplement parce que les écrivains s'intéressent au monde ; or le vin est un objet du monde ; donc les écrivains (qui déposent dans leurs textes les archives de notre monde) représentent le vin. Comment ne le feraient-ils pas ? D'abord, le vin est, comme le dit la liturgie catholique, le fruit de la vigne et du travail des hommes ; le vin procède de la communion de la nature et de la culture ; il opère la synthèse gustative ce qui est donné (reçu) et de ce qui est acquis, construit. Ensuite, le vin relève du domaine des choses qui s'ingèrent, qui pénètrent l'intimité invisible de nos corps. Il agit, mais secrètement, comme un remède ou un poison. Toute pensée attentive au sacré se veut très vigilante sur les échanges qui se font entre le monde (l'immense nature) et notre petit microcosme corporel : on ne peut pas manger, on ne peut pas boire n'importe quoi. Enfin, le vin est réputé donner à la fois de la force et de la joie. C'est à ce titre sans doute que le vin symbolise l'énergie intime du dieu, qui se communique à ses fidèles.

Par l'ivresse, le vin ouvre les portes de l'altérité ; sous l'emprise de l'alcool, l'homme ou la femme se révèle autres, différents ; plus audacieux, plus créatifs ; la parole se délie ; le monde se fait docile à nos désirs. C'est là que la pensée réaliste, soucieuse de dosage, intervient, pour faire le départ entre le vin qui exalte (le vin gai) et le vin qui déprime (le vin triste). D'où les conseils : un verre ça va, trois verres bonjour les dégâts ; blanc sur rouge rien ne bouge ; rouge sur blanc, tout fout le camp. Le vin est tellement mêlé à notre vie quotidienne qu'il est le thème de bien des proverbes : quand le vin est tiré, il faut le boire ; mettre de l'eau dans son vin ; life is not all wine and roses ; in vino veritas ; sans parler des fameux pots de vin.

Que la poésie rencontre le vin, c'est donc une évidence. Mais il est tout aussi évident que le vin rencontre la poésie ; par le biais du nom propre ou du toponyme par exemple : nom de cépages, nom de terroir, nom de village, toutes ces syllabes nous enchantent parce qu'elles réfèrent à des vérités tangibles (des sols, des plants, des vignobles, des localités) et qu'elles sont les ouvriers de l'imaginaire : s'il est difficile de battre le pouvoir évocateur du Côte de Nuits, les noms Graves, Médoc, Sauternes, Saint-Émilion ont aussi de quoi nous enchanter. Les noms sont beaux, les choses sont belles : que demander de plus que cette alliance du nom et des choses, que cette garantie d'un monde où tout n'est qu'ordre et beauté* ? De manière simpliste, cette beauté et cet ordre-là, cet ordonnancement-là, pourraient suffire car tout cela est bien connu. Tout cela dessine un socle qu'on appelle les lieux communs d'une culture partagée. Reste la question difficile. Puisque nous avons la chose (le vin qui brille dans les verres ou qui coule dans nos gosiers), pourquoi éprouvons-nous du plaisir à lire le vin des poètes ? Ce vin ne se boit pas ; il est le signe d'une chose absente. Pourquoi préférons-nous parfois le signe de la chose absente à la présence de la chose réelle ?

(La réponse : l'imagination, ne fait que déplacer la question : pourquoi l'image est-elle parfois plus désirable que la réalité ? Qui osera prétendre, à moins d'être déprimé, que la réalité est décevante ? Qui préfère rêver sa vie plutôt que de la vivre ?

* Référence au célèbre refrain du poème de Charles Baudelaire « L'invitation au voyage ».

Le vin de Baudelaire : divin ou satanique ?

Même s'ils sont en vers, « L'âme du vin » et « Nuit rhénane » sont des poèmes modernes. Et il suffit pour s'en rendre compte de ne pas arriver à lire correctement (c'est-à-dire en un rythme binaire qui coupe les hémistiches de l'alexandrin en deux) le vers 10 du poème apollinarien : « Tout l'or des nuits tombe en tremblant s'y refléter ». A cette lecture boiteuse du vers, il faudrait ajouter l'irrégularité syntaxique, le verbe trembler n'est pas transitif et il manque une préposition : pour s'y refléter ? de s'y refléter ?

Cette modernité poétique que l'on pourrait moquer de ne pas nous dire clairement ce qu'elle pense, elle va pourtant nous servir de filtre pour éviter les stéréotypes. Car c'est à la modernité que nous devons d'avoir révélé le pouvoir le plus grand de la création littéraire, ou de la poésie : rendre la chose représentée en partie méconnaissable, si bien que quand un poète nous parle du vin, au lieu de retrouver les lieux communs que nous connaissons bien, nous avons le trouble de ne plus savoir très bien de quoi on parle. C'est donc cela le vin ? Et nous qui sommes des créatures curieuses, nous adorons, paradoxalement, cet inconfort délicieux de la pensée, obligée de se mettre au travail, à l'invitation d'une parole dont nous sentons bien qu'elle est belle, qu'elle est suggestive ou inspirée. Baudelaire parle de surprise, de choc pour désigner l'effet poétique sur nos consciences. Les formalistes russes ont employé le terme de défamiliarisation : la réalité familière, sitôt qu'un poète s'en empare, devient étrange, étrangère, bien qu'encore familière. Regardons donc comment Baudelaire et Apollinaire « défamiliarisent » notre relation au vin ; mettons-nous à leur écoute pour voir ce qu'ils nous disent.

- l'âme du vin : le vin a-t-il une âme ? Cette âme peut-elle chanter ? Cette figure de style est très ancienne. Elle se nomme prosopopée. Il s'agit de donner la parole à des choses du monde qui n'ont pas la parole. Par exemples : les morts ; ou le vin.

Nous connaissons l'esprit de vin. En chimie, en pharmacie, l'esprit est la substance volatile obtenue par distillation. Que fait Baudelaire ? Il transforme le vin en poète. Ce n'est pas nous qui sommes poètes, c'est le vin. Puisque le vin nous rend poète, c'est qu'il est lui-même poésie, la source et l'origine de la poésie. Autrement dit, Baudelaire nous apprend que quand nous buvons du vin, nous buvons ce qui nous inspire : notre âme, les puissances invisibles qui sont en nous et que le vin éveille parce qu'il est comme le dieu auxquelles elles obéissent.

Première leçon : nous ne nous sommes jamais actifs, agissants, tout seul ; il nous faut une force qui nous mobilisent, et dont nous dépendons : l'amour, par exemple.

- Homme : deuxième leçon : pour séduire quelqu'un, il faut le nommer ; l'apostropher ; se placer à son point de vue : « homme, vers toi, je pousse un chant ». Toujours faire de l'autre le dédicataire d'une offrande. Montrer que cette offrande est irrésistible : je pousse.

Cf. Entends-tu ? Ta femme, ton fils, en toi. Le vin se fait politique : il fait des promesses. Il dit à l'homme, comme un bon commercial : j'ai ce qui te manque, j'ai ce dont tu as besoin. Et comme notre vin-locuteur emploie un ton très rassurant, tout ce qu'il promet d'apporter fait donc bien envie. Le vin propose un pacte : Tu me glorifieras et tu seras content. À l'horizon du poème, c'est une communion qui est proposée, avec le pronom nous : notre amour. Et c'est un amour fécond, qui engendre la poésie.

- la troisième leçon est plus intrigante. Regardez ces mots d'adresse :

Ô cher déshérité, le gosier d'un homme usé par ses travaux ; ton fils, ce frêle athlète de la vie : un athlète peut-il être frêle ? La figure se nomme un oxymore (alliance des contraires). L'âme du vin, au moment où elle se vend, se livre, par une parole séductrice, ne peut pas s'empêcher de se moquer de celui qu'elle prétend aider et aimer.

C'est ce qu'on appelle l'ironie. C'est une position aristocratique de supériorité.

Regardez la strophe 2 : « Je sais combien il faut... Mais je ne serai point ingrat ni malfaisant ». Que valent ces paroles ? L'âme du vin, c'est-à-dire le poète, s'efforce de donner une image positive, généreuse de lui-même (ethos) ; car l'ethos de ce qui parle est un excellent moyen de persuasion. Il s'agit de gagner la confiance de l'homme, d'endormir sa méfiance (capter sa bienveillance).

Pourtant Baudelaire au moment où il semble vouloir nous séduire en s'identifiant à l'âme du vin semble aussi vouloir nous mettre en garde. Pourquoi ? Le recueil s'appelle Les Fleurs du mal ; non les fleurs de la vertu ou du bien. Très vraisemblablement, le vin n'est autre que Satan. Toute la fin du poème serait un leurre : une parodie de l'évangile. L'Éternel Semeur, c'est le Christ ; comment la poésie de Baudelaire qui se dénomme elle-même Fleurs du mal pourrait-elle monter comme une prière vers Dieu ?

Ajoutons qu'à l'époque de Baudelaire, le discours hygiéniste encourage la consommation de vin ; à cette époque, l'eau est de fort mauvaise qualité ; le vin est censé la purifier. Pour les femmes et les enfants, on coupe le vin d'eau ; au travailleur, on recommande de boire du vin pour reconstituer ses forces ; on oppose au vin, l'eau de vie, l'absinthe (« la fée verte »), les alcools forts vendus à « l'assommoir » (ce cabaret où l'ouvrier abruti de fatigue achève de s'assommer, auquel Zola a consacré un roman célèbre). Il se pourrait que Baudelaire détournât ce discours moralisateur en transformant le vin, « la boisson de l'ouvrier », en un paradis artificiel* :

C'est ainsi qu'à travers l'Humanité frivole
Le vin roule de l'or, éblouissant Pactole ;
Par le gosier de l'homme il chante ses exploits
Et règne par ses dons ainsi que les vrais rois.

Pour noyer la rancœur et bercer l'indolence
De tous ces vieux maudits qui meurent en silence,
Dieu, touché de remords, avait fait le sommeil ;
L'Homme ajouta le Vin, fils sacré du Soleil !

Ce sont les derniers vers du « Vin des chiffonniers » qui suit « L'âme du vin » dans cette section du recueil : le vin y est décrit comme une puissance trompeuse, un alchimiste de l'illusion ! La troisième leçon est donc dégrisante : elle invite à se méfier d'un discours séduisant et séducteur. Le vin, ce serait donc le langage lui-même. Et la poésie, tout autant qu'elle célèbre les pouvoirs du langage apprend à s'en méfier. Comme la fable du Corbeau et du Renard.

*Chacune des courtes sections plus ou moins définies selon les éditions : vin, ville, drogue, révolte, mort, luxure, qui suivent la partie « Spleen et idéal » dans le recueil de Baudelaire, sont à prendre comme de mauvais remèdes à la mélancolie, le mal de vivre que le poète a exposés précédemment

- La quatrième leçon porte sur la forme et le sens de la forme

Observez : les poèmes sont écrits en alexandrins (12 syllabes, nombre sacré).

Il y a deux groupes de 12 vers (3 quatrains, 3 x 4 x 2 : 24 vers) ; le chiffre sacré est redoublé. La forme est elle-même un symbole. Symbole de quoi ?

Le vin le reconnaît : il est enfermé dans une prison de verre ; il vit dans de froids caveaux ; il est donc seul, isolé : cette solitude est la représentation de l'enfer moderne. Il aspire à être délivré ; lui qu'on pensait en position de force, voilà que, si on relit le poème, on le découvre pitoyable, en mauvaise posture. Il parle à l'homme : certes, il parle bien, il est éloquent ; mais il est obligé de se vendre, de se mettre en infériorité en citant immodestement ses mérites. Et que répondra l'homme ? L'un parle, l'autre se tait : qui a le pouvoir ? La parole n'est-elle pas la marque d'une tare, d'une infériorité ? Le silence : c'est le propre de celui qui écoute et qui décide, qui retient la parole qui dit oui ou non, qui parfois donne vie ou mort.

Prison de verre : ne serait-ce pas le symbole de la parole ou de la poésie si elle n'est pas entendue ? Comprise ? Aimée ? Du vin, s'il n'est pas bu ? La bouteille qui ne s'ouvre pas, le livre qu'on n'ouvre pas sont des symboles de l'avarice et de la stérilité.

Le poème peut donc aussi se lire comme une invitation humaniste au partage. La parole comme le vin ne valent rien s'ils ne sont pas liés, s'ils ne font pas lien entre les hommes.

- Dernière leçon, elle aussi intrigante.

La meilleure façon d'inviter à faire lien, c'est de parler... de manière érotique. Suggestivement érotique. Très significativement, le vin, mot masculin, devient chez Baudelaire un groupe où l'élément féminin domine : l'âme du vin. Le vin devient un principe féminin : c'est pourquoi il est question de la joie immense, de chaude poitrine (celle de l'homme) envisagée comme une douce tombe ; douce en poésie veut souvent dire : qui évoque les plaisirs de l'amour charnel.

L'âme du vin se fait entremetteuse : « J'allumerai les yeux de ta femme ravie » ; le couple qui vivait sans désir retrouve de l'ardeur ; les yeux pétillent ; quant au fils, il était impuissant et l'âme du vin lui redonne vigueur. La fin du poème peut se lire, dans cette optique, comme un coït : « En toi, je tomberai » ; il est question d'un acte d'amour.

L'amour et le sexe sont le moteur de la persuasion : il s'agit toujours de faire rêver à la grande promesse amoureuse : le chant plein de lumière et de fraternité, l'espoir qui gazouille, ce sont des équivalents « sublimés » de l'amour : que l'espoir soit religieux (les refrains du dimanche) ou qu'il soit politique, voire socialiste (la société sans classe qui crée les conditions de l'amour universel, de la fraternité), il n'est que l'élaboration collective d'un instinct amoureux, qui réalise la communion, le coït, la conjonction entre deux cœurs qui se désirent.

Baudelaire est un très grand poète. Mais est-il aussi un bon professeur de marketing ? Sait-il enseigner l'art de vendre et de faire aimer le vin ? À vous d'en décider.

« Le vin trembleur » d'Apollinaire

L'autre poème est très différent. Ce n'est plus le vin qui parle, mais le buveur.

Commençons par des questions de chiffre. Non pas 12 mais 13 vers. 13, c'est le signe que quelque chose ne tourne pas rond. C'est 12 plus 1 ou 14 – 1 : 14, comme un sonnet (forme fixe de la poésie traditionnelle, rendue très fréquente par la Pléiade au XVI e siècle, à nouveau popularisé par les romantiques au XIXe siècle et particulièrement Baudelaire justement). C'est l'histoire d'un poème qui se brise, d'un rêve qui se brise, d'un verre qui se brise.

Observons les rimes :

- une flamme > sept femmes ; le singulier d'un désir masculin et le fantasme de 7 femmes qui s'offrent. On est dans l'ambiance d'une taverne. Le bordel n'est peut-être pas très loin. Que fait un homme qui boit ? Il se rêve en dieu de l'amour, capable de satisfaire 7 femmes surnaturelles.

- Cela recommence au quatrain 2 : une ronde, toutes les filles blondes. La différence, c'est que l'on est passé du rêve, (les cheveux verts et longs, les cheveux des bacchantes) à la réalité : regard immobile, nattes repliées : les filles sont sages, elles ne s'offrent pas.

La chanson du batelier faisait passer de la réalité au rêve. Le batelier, c'est le vin ; mais cette chanson est dangereuse : elle fait perdre le sens des réalités ; la ronde et les filles blondes sont comme des remparts contre les séductions dangereuses du vin-batelier. C'est pourquoi le poète les appelle à la rescousse pour lutter contre la chanson fantasmagorique d'un vin érotique.

- le plus étrange, ce sont les rimes en –ir. Comme toutes les rimes du poème, elles sont fausses ; mais elles sont encore plus fausses que les autres. Les rimes des quatrains 1 et 2 sont fausses parce qu'elles associent des mots au singulier et des mots au pluriel, ce qui est interdit. Dans le dernier quatrain, mirent et mourir sont respectivement une rime féminine (avec e muet) et masculine (sans e muet). C'est une transgression typiquement moderne. Elle indique tout autant que les mots à quel point la rescousse des filles sages a été vaine et combien le poète s'est enfoncé dans son alcoolisme. C'est le moment où le poème devient miroir de la mort. Or on ne peut pas représenter la mort. C'est pourquoi le poème se brise.

Qu'a-t-on appris ? Que le vin gai peut à tout moment s'inverser en vin triste. Qu'on commence avec l'enthousiasme de la vie et que la mort peut nous rattraper. La voix du batelier ne s'est pas éteinte : le vin a amené l'angoisse – et le rire qu'on entend, c'est peut-être celui du damné. La seule façon de rompre ce mauvais enchantement, c'est de briser net. De sortir du jeu.

Mais une autre lecture est possible. Au début du poème, le verre est plein ; à la fin il est vide. Que faire ? Le remplir à nouveau. Écrire un nouveau poème, en profitant de ce vers isolé qui termine le poème pour recommencer de nouveaux quatrains, faire repartir le mouvement interrompu.

On va regarder le premier vers. C'est un des plus beaux vers de la poésie française, et pas seulement parce qu'à l'oral on peut prendre le verre pour le vers. Faisons un peu de musique.

Soit vous voyez trois cellules rythmiques dans le vers : Mon verre est plein / d'un vin trembleur / comme une flamme : pl + bl + fl.

Ce qui est important, c'est le mot trembleur. Or le vin ne tremble pas ; c'est la main qui tient le verre qui tremble (cela s'appelle en terme technique une hypallage : le poète fait semblant de se tromper d'adjectif !). Le vin n'est pas tremblant mais trembleur : il fait trembler. Ce tremblement, c'est celui du désir, un désir qui fait le « plein ». La plénitude du vin, c'est donc de creuser le vide du désir en soi : quand on boit du vin, c'est toujours autre chose que du vin qu'on désire. C'est sans doute l'amour. La convivialité ou l'élan qui permet de déclarer sa flamme.

Soit on réalise l'alexandrin traditionnel : Mon verre est plein d'un VIN / trembleur comme une flamme. C'est le mot qui est au sommet du vers (dans lecture où la voix monte jusqu'à la césure, ce que l'on appelle la déclamation circonflexe du vers). Il résume le thème du poème : la nuit rhénane est une nuit d'ivresse. Cf. Le Rhin, le Rhin est ivre : l'eau du Rhin s'est changée en vin. Mais le Rhin n'est peut-être qu'une figure du poète qui projette son ivresse sur le paysage autour de lui. Ce sont des flots de vin qui coulent dans ses veines.

C'est une chanson à boire qui tourne mal. L'or des nuit (la lune) tombe – et elle aussi tremble : mais est-ce encore le tremblement du désir ? On dirait que la lune tremble de se refléter dans les flots tremblants du fleuve, parce qu'elle craint que cette eau noire soit le symbole du temps, du temps qui coule et qui amène la mort. C'est pourquoi la chanson (qui était d'abord une fête érotique, avec ces 7 femmes) devient un rûle. L'expression « rûle-mourir » est inventée par le poète. La construction d'Apollinaire est très suggestive, par sa forme concentrée (brachylogie) : à en mourir dans un rûle ; ou : dans un rûle qui conduit à la mort. Le trait d'union n'est plus celui qui met en relation le vin et le désir, c'est celui qui rapproche le corps (le rûle) et la mort.

Trouble dans le verre...

Dans le premier poème, on ne reconnaît pas le vin, malgré la présence de la bouteille et de la cire des cachets, parce que le vin est devenu une âme parlante. Une âme qui aspire à se délivrer de sa prison de verre et qui pour cela prétend délivrer l'homme de tous ses maux. Le poème trouble parce que son sens n'est pas figé mais oscillant, « trembleur » : éloge humaniste de l'amour universel ? Ou séduction perverse d'un Satan invitant au blasphème ?

Dans le deuxième poème, nous avons vu que l'enchantement de l'ivresse pouvait tourner au cauchemar. Nous sommes avertis de la fragilité de la joie, que le temps, ce grand maître, peut faire tourner. C'est un abrégé de la vie qui s'offre en 13 vers. L'éclat de rire final est ambigu : est-ce le rire qui dissipe la terreur ? Ou le rire méchant qui signale la défaite du poète attablé et saoul ?

À vous maintenant la parole pour dire lequel de ces deux poèmes vous « parle » le plus ou le mieux. Ou mieux : à vous maintenant d'écrire votre propre poème du vin. Mais pour cela ne faudrait-il pas boire un petit verre de vin, afin de faire venir l'inspiration ?

Voir l'intervention en vidéo : https://www.youtube.com/edit?o=U&video_id=4wKjwBQGPuY